

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

No 212

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

CHANCEREL, JACQUES-EDMOND

NÉ A PARIS LE 7 MARS 1909

RECHERCHES

SUR

LA PENSÉE BIOLOGIQUE

DE

STAHL

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

IMPRIMERIE DUBOIS & BAUER

34, rue Laffitte, 34

PARIS. 1934.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1934

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

CHANCEREL, JACQUES-EDMOND

NÉ A PARIS LE 7 MARS 1909

RECHERCHES

SUR

LA PENSÉE BIOLOGIQUE

DE

STAHL

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

IMPRIMERIE DUBOIS & BAUER

34, rue Laffitte, 34

PARIS. 1934.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale.	PROUST.
Physiologie.	Léon BINET.
Physique médicale.	STROHL.
Chimie médicale.	DESGREZ.
Bactériologie.	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.	BAUDOUIN.
Pathologie médicale.	CLERC.
Pathologie chirurgicale.	CHEVASSU.
Anatomie pathologique.	ROUSSY.
Histologie.	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale.	TIFFENEAU.
Thérapeutique.	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive.	TANON.
Médecine légale.	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée.	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	Maurice VILLARET.
Clinique médicale.	ACHARD.
	BEZANÇON.
	CARNOT.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses.	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale.	GOSSET.
	GREGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique.	TERRIEN.
Clinique urologique.	MARION.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements.	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale.	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique.	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose.	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte.	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire.	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE. Neurologie et Psychiâtrie.
 BENARD Henri. Pathologie médicale.
 BERNARD Etienne. Pathologie médicale.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BROcq Pathologie chirurgicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHABROL Pathologie médicale.
 CHEVALIER .. Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 DONZELOT Pathologie médicale.
 FEY Urologie.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 GATELLIER ... Pathologie chirurgicale.
 DE GAUDART D'ALLAINES. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LABBE Henri.. Chimie biologique.
 LACOMME Obstétrique.
 LANTUEJOUL.. Obstétrique.

MM.

LAROCHE Guy. Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LEVY.... Pharmacologie.
 LEVY-VALENSI. Neurologie et Psychiâtrie.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS. Pathologie chirurgi-
 cale.
 PIEDELIEVRE.. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 QUENU Pathologie chirurgicale.
 RICHT Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale.
 SEZARY Dermatologie et syphili-
 graphie.
 TROISIERS Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VALLERY-RADOT
 (Pasteur) Pathologie médicale.
 VELTER Ophtalmologie.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT. Physiologie.

MM.

LEROUX Anatomie pathologique.
 NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
 ZIMMERN Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

ABRAMI
AUBERTIN
BRULE
CHIRAY
DUVOIR
HARVIER
LIAN

Clinique
médicale

MM.

GUENIOT
LE LORIER
LEVY-SOLAL
METZGER

Clinique
obstétricale

MM.

BASSET
CADENAT
HEITZ-BOYER
MOCQUOT
MOURE
SCHWARTZ

Clinique
chirurgicale

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

RECHERCHES
SUR
LA PENSÉE BIOLOGIQUE
DE
STAHL



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A GEORG-ERNST STAHL

In Memoriam

A MES PARENTS

A MA FEMME

A TOUTE MA FAMILLE

A NOTRE PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

*Qui nous a fait le grand honneur d'accepter
la présidence de cette thèse.*

*Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de
de nos sentiments de vive reconnaissance et
d'admiration profonde.*

A NOS MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

MONSIEUR LE PROFESSEUR CARNOT

MONSIEUR LE PROFESSEUR GOSSET

MONSIEUR LE PROFESSEUR PROUST

MONSIEUR LE PROFESSEUR ÉCALLE

MONSIEUR LE DOCTEUR AVIRAGNET

MONSIEUR LE DOCTEUR GANDY

MONSIEUR LE DOCTEUR HERSCHER

INTRODUCTION

Dans l'Histoire de la Médecine, il est une partie qui retient surtout notre attention et nous offre de fructueux sujets de méditation, c'est l'Histoire des idées, l'Histoire des théories fondamentales de la Médecine, de leurs luttes, de leur évolution.

Il y a eu de tout temps dans les sciences de la nature une si grande part d'inconnu que toujours les hypothèses et les systèmes furent nombreux. La discussion n'est pas close, n'est sans doute pas près de l'être ; mais il est certainement utile de considérer le chemin déjà parcouru : on s'aperçoit parfois ainsi que des conceptions actuelles, parmi celles même qui nous semblaient les plus neuves, ont leurs racines bien loin de nous, et que nous en sommes redevables à des médecins, à des philosophes dont les mérites sont mal récompensés par un faible renom.

En Médecine comme ailleurs, la notoriété, voire la gloire, ne sont pas toujours fonction du mérite véritable ; et d'autre part, quelquefois, un nom, une œuvre valent mieux que l'oubli où ils sont ensevelis.

Nous ne prétendons certes pas avoir découvert Georg-Ernst Stahl. Mais son nom, familier aux historiens des sciences, n'est guère connu que comme celui d'un chimiste de valeur, doublé d'un médecin médiocre et d'un philosophe fumeux. On le cite comme le fondateur de l'Animisme, doctrine qui ferait intervenir l'âme dans

le domaine biologique et médical, doctrine originale mais entachée de mysticisme et dépourvue de fondements positifs. C'est là tout ce qu'on consent à lui reconnaître, sur la seule foi de ses contemporains, car on ne le lit guère.

Or, une partie importante des conceptions modernes sur la nature des phénomènes pathologiques et leurs conséquences thérapeutiques ont été devinées, comprises et exprimées il y a plus de deux siècles par Stahl. A une époque où les théories se paraient d'une netteté trompeuse et où, en revanche, un certain désordre régnait dans la pratique de l'art médical, Stahl, grâce à l'observation des phénomènes normaux et pathologiques, sut concevoir tout un système de la vie, de la maladie et de la thérapeutique, système fort original, très opposé aux idées contemporaines et dans lequel on peut retrouver aujourd'hui le germe d'idées tout à fait actuelles.

Les théories de Stahl n'eurent d'abord aucun succès ; elles ne triomphèrent que lentement, ne prirent une place importante dans la philosophie médicale que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Par la suite elles furent adoptées très généralement, ou plutôt finirent par s'imposer d'elles-mêmes, tandis que le renom de leur auteur restait très faible. Et de nos jours où, à notre avis, la Médecine s'inspire de plus en plus des principes qu'il indiqua, le nom et l'œuvre de Stahl restent à peu près lettre morte.

Mal compris par son siècle trop jeune, méconnu par la postérité qui recueillit pourtant son héritage, Georg-Ernst Stahl nous a semblé digne d'intérêt.

CHAPITRE PREMIER

ASPECT DE LA MÉDECINE

A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

Pour bien comprendre le sens, la valeur, l'originalité des doctrines de Stahl, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur les opinions médicales ambiantes au moment où il intervint, c'est-à-dire à l'aube du XVIII^e siècle.

Le XVII^e siècle avait été profondément marqué dès son début par l'empreinte qu'y laissa Galilée en proclamant l'importance jusqu'alors méconnue de l'exactitude dans les sciences : « La Nature est écrite, dit-il, en signes mathématiques. » Cette formule lapidaire, si vraie qu'elle soit, n'en va pas moins donner aux sciences naturelles une orientation fautive : superficiellement comprise, elle permet aux meilleurs esprits une illusion fâcheuse, en leur laissant croire que les faibles et rares données exactes de la science d'alors peuvent suffire à pénétrer les arcanes de la nature.

C'est ainsi que Descartes, reprenant la règle de Galilée et l'élargissant, fait du raisonnement la première et meilleure voie de la connaissance. Et traçant lui-même la route aux médecins, il entreprend avec ces principes

l'étude de la physiologie et de la pathologie ; abordant une telle matière avec des dispositions mentales toutes mathématiques, il arrive à ne regarder l'organisme humain ou animal que comme une machine certes compliquée, mais dans laquelle il se plaît à reconnaître le jeu des mêmes forces qui régissent l'univers inanimé. L'âme gouverne, installée au plus profond du mécanisme ; Descartes la place dans la glande pinéale, point stratégique d'où elle règle le jeu des esprits animaux et peut subir leur influence ; elle ne joue là que le rôle supérieur du pilote sur son navire, ou de l'ouvrier surveillant une machine.

Ce dualisme sépare profondément, oppose, différencie quant à leur nature l'âme et le corps ; il fait de celui-ci un pur mécanisme qu'il suffit d'examiner avec soin pour en connaître entièrement les mouvements. Une telle conception de la physiologie, ce qu'elle a de clair, de précis, devait nécessairement séduire les esprits du XVII^e siècle, avides d'explications depuis qu'on leur avait démontré le mouvement des astres et le cours du sang. La pathogénie cesse d'être le fouillis obscur qu'elle était jusqu'alors, en se ramenant à l'étude des dérangements d'une machine. La science médicale tout entière devient satisfaisante pour l'esprit dès lors qu'on étudie comme les mouvements d'une montre les phénomènes physiologiques et les maladies. Et pendant longtemps la Médecine va s'appuyer sur de fausses certitudes et oublier la prudente modestie que lui conseille le premier aphorisme d'Hippocrate.

L'iâtro-mécanisme dérive directement de ce désir de connaître et surtout d'expliquer qui impose sa loi à tout le XVII^e siècle, dans tous les domaines, et que Descartes n'a fait que représenter et exprimer clairement. L'iâtro-mécanicien prétend expliquer tout ce qui se produit normalement et anormalement dans le corps humain par des phénomènes mécaniques, c'est-à-dire des phénomènes de même nature que ceux qu'on observe dans le reste de l'univers, ce qu'on appellera plus tard des phé-

nomènes physiques (avec le sens restreint que l'on a accordé à ce mot).

Par un abus, que Descartes lui-même a commis, les iâtro-mécaniciens s'emparent des données de la science physique, les introduisent tant bien que mal dans l'univers vivant et veulent tout ramener à des pressions, à des chocs, à des vaporisations, liquéfactions, à des différences de température et de fluidité. Il n'est question que *d'humeurs pesantes et visqueuses, d'intempéries froides ou chaudes, de vapeurs subtiles* s'élevant d'un organe à un autre, des agissements des esprits animaux, comprimant telle membrane, obstruant tel conduit. Les discours grotesques du *Médecin malgré lui* sont des charges, mais qui restent tout à fait dans le ton habituel des explications mécanistes, et tel petit médecin de 1670 devait certes concevoir une pathogénie de la mutité très comparable à celle qu'expose si brillamment Sganarelle. Il ne faudrait pas cependant se laisser trop entraîner à la moquerie ; parmi ceux qui se rattachaient plus ou moins directement à cette école, il y eut de grands esprits, il y eut même de grands médecins. Et quelques noms célèbres montrent que de telles habitudes mentales pouvaient parfois ne pas étouffer complètement la valeur personnelle.

C'est surtout en Italie, patrie de Galilée, que le mouvement fut florissant. On peut dire que tous les médecins s'y rattachent plus ou moins, et cela jusqu'à une date avancée du siècle suivant. Le mécanisme y inspire toutes les recherches anatomiques et physiologiques dès le début du xvii^e. C'est ainsi que Santorius, le précurseur et le prototype des mécaniciens, ayant observé d'inexplicables variations de poids du corps, pèse scrupuleusement ses aliments et ses déjections, et passe sa vie sur une balance. Cette longue patience fut récompensée par des résultats à peu près nuls ; mais il faut au moins reconnaître à Santorius le mérite de la curiosité et d'une méthode assez scrupuleuse.

Plus tard, en 1679, Borelli, le premier, pose nette-

ment dans le *De motu animalium* les principes mécanistes à la base de la physiologie. Puis c'est avec Bellini l'importante théorie du *stimulus*, qui fera plus tard le fond du brownisme et constitue une première ébauche de la neurologie. Enfin, parmi ceux dont l'activité s'exerça plutôt dans le domaine clinique, citons Baglivi, qui compte parmi les plus sensés et les plus modérés.

En Angleterre, à la même époque, le mécanisme connaît un succès presque égal à celui qui l'accueille en Italie : d'une longue liste de noms il faut citer surtout celui de Sydenham, qui, lui non plus, ne permet pas aux systèmes de prévaloir sur les données de la clinique.

En Hollande, un peu plus tard, Boerhaave occupe une place un peu à part et la mérite largement. Clinicien avant tout, il ne se place pas nettement dans les rangs des iâtro-mécaniciens ; il accepte dans ses grandes lignes la théorie, y choisit avec éclectisme ce qui le satisfait, mais professe qu'avant toute chose il faut considérer le malade, au chevet duquel tout esprit de doctrine doit se taire. Admirateur fervent d'Hippocrate (dont il va jusqu'à imiter en ses écrits le procédé un peu scholastique des aphorismes), il estime avec son maître que la nature fait bien ce qu'elle fait. S'il était permis de parler d'une transition entre les mécaniciens et Stahl, on pourrait dire que la modération de Boerhaave, sa demi-réserve à l'égard de ceux-là, annonçait, préparait en quelque sorte la réaction de celui-ci.

L'Allemagne, absorbée par le difficile établissement d'un statut religieux, et la France par des préoccupations plutôt littéraires et des querelles de Faculté, ne nous montrent, dans cette seconde moitié du xvii^e siècle, que des gloires moyennes, conformistes, et qui sont sans influence sur l'évolution des doctrines.

A côté de cette grande école mécanicienne, il faut faire une place presque aussi importante à l'iâtro-chimie, dirigée par une inspiration semblable, également positive et scientifique, qui fonde ses théories sur les principes de la chimie. Cette science, ancienne mais installée depuis

peu sur des bases solides, venait de s'enrichir de beaucoup de notions importantes et prenait corps enfin. Toutes ces données nouvelles, qui permettent de comprendre la nature et simplifient de façon si satisfaisante l'étude de l'univers, paraissent de bonne prise aux médecins, qui eurent vite fait de fonder sur elles — et sur elles seules — de nouvelles théories.

L'école iâtro-chimiste est fondée vers le milieu du ^{xvii}^e siècle par Sylvius, qui le premier tente d'expliquer par un processus chimique toutes les manifestations organiques. Il faut reconnaître à Sylvius le mérite immense d'avoir compris l'importance de la chimie, dans les phénomènes digestifs en particulier; mais il faut aussi faire cette réserve qu'il appuya toute la biologie sur une science qui ne pouvait lui être utile qu'en partie : un tel système aboutit à nier la biologie en en faisant une branche de la science chimique, et seulement cela.

Les iâtro-chimistes, bien représentés en Hollande par Sylvius, en Angleterre par Willis, et un peu partout par de nombreux médecins moins importants, eurent très peu de représentants en Italie, où l'influence de Galilée, très profonde et durable, conduisait plutôt les esprits vers le mécanisme.

Vers la fin du siècle, les divers systèmes, d'abord isolés, opposés, voire hostiles, fusionnaient plus ou moins intimement. En Allemagne, très près — chronologiquement — de Stahl, une figure, celle de Hoffmann, résume et réunit assez bien en elle l'ensemble des conceptions de l'époque. Elève de Wedel, formé sous une discipline à la fois mécaniste et chimiste, Hoffmann, héritier de ces doctrines, fut cependant un esprit assez libre pour n'en conserver que ce qu'elles pouvaient avoir de fructueux. Il professe que la Médecine doit s'appuyer sur le raisonnement et l'expérience, sur la clinique et sur les sciences : physique, chimie, anatomie; il ne subit l'influence du ^{xvii}^e siècle que dans une assez sage mesure : c'est ainsi qu'il fut un des premiers à dire que l'effet d'un médicament dépend en partie de la cons-

titution du malade, observation uniquement tirée de la clinique et que ne pouvaient guère lui avoir inspiré la seule lecture des iâtro-savants. Mais, malgré ces qualités, on ne peut trouver chez lui aucune idée originale sur les grandes théories fondamentales de la Médecine ; il n'est que l'héritier éclairé des mécaniciens.

Un seul homme, après avoir médité sur ces questions, avait cherché le maître mot de la nature vivante ailleurs que dans les cornues ou les cabinets de physique, c'est Van Helmont, qui fut un chimiste *et* un médecin. Il avait donné à la chimie une impulsion vigoureuse, très tôt dans le xvii^e siècle, mais écarta toute base scientifique pour l'établissement de son système médical. Véritable visionnaire de la biologie, tantôt inspiré par Paracelse, et tantôt, à l'en croire, par Dieu, il bâtit une théorie mystique et touffue, basée sur l'existence hypothétique des *archei*, sorte de fonctionnaires vitaux régnant sur les organes et les fonctions. Le même anthropomorphisme le mène à considérer la maladie comme un être réel, doué de propriétés intrinsèques et d'une espèce de volonté. Toute cette partie de l'œuvre de Van Helmont n'est certes qu'une construction compliquée sur des assises inexistantes, mais il faut au moins lui reconnaître le mérite d'avoir pressenti une différence essentielle entre l'animé et l'inanimé. Près d'un siècle avant Stahl et le seul en son temps, Van Helmont comprend que la moindre parcelle vivante est quelque chose d'autre que la matière brute, et qu'elle obéit à d'autres lois.

Tel était l'aspect des systèmes qui, nés au cours du xvii^e siècle, façonnaient encore l'esprit médical au début du xviii^e. Différents à l'origine et parfois même très opposés les uns aux autres, ils fusionnèrent, évoluèrent, s'unirent pour former les éléments généraux d'une doctrine très universellement admise, dont le principe initial découle d'une conception toute matérialiste de la vie, qui

n'est considérée que comme une des manifestations universelles, comme elles explicable par les mathématiques, la mécanique ou la chimie. La vie n'a rien qui paraisse mystérieux au médecin de cette époque : les connaissances anatomiques, physiologiques, de plus en plus nombreuses, lui semblent contenir tous les matériaux de ce qu'on appellera plus tard la biologie, science qui n'a encore pas de nom, pas même d'existence, car à tous la science de la vie n'apparaît que comme un prolongement particulier de la mécanique ou de la chimie, caractérisé par plus de délicatesse et de complication.

Chez personne, si ce n'est chez Van Helmont, où le meilleur disparaît sous le pire, dans aucun médecin du siècle, on ne trouve exprimée l'idée que la vie pourrait bien être *autre chose*. Toute la philosophie de la Médecine est dominée par une conception matérialiste qui séduit les meilleurs esprits par sa netteté et sa clarté, doctrine que paraissent justifier les données expérimentales qui sont le triomphe de ce temps.

Ce siècle froid, savant, raisonneur, ne saurait supporter les mystères et les ténèbres qui obscurcissent les sciences de la vie ; il lui faut tout connaître, tout expliquer, et pour cela on comble les lacunes de l'expérience avec des théories établies *a priori*, aussi schématiques que possible et qui seront plus ou moins heureuses. Et ce sont justement les sciences de la vie, peu accessibles à l'expérimentation, qui souffrent plus qu'aucune autre de cette rage d'éclaircir à tout prix ce qui ne pouvait pas l'être encore ; elles sont ramenées à une doctrine étroitement matérialiste, telle que pouvait la concevoir et la présenter ce siècle autodidacte et primaire.

Et longtemps encore cette doctrine va régner, puisqu'on trouve en 1775, sous la plume de Bordeu, ces mots qui nous dépeignent bien le statut de la Médecine tel qu'il survivait encore plus d'un siècle après Borelli :

« ... Plus ce système (le système des mécaniciens) plaît
» aux esprits superficiels et nourris dans les principes

» des physiiciens, moins il entretient et fait naître le goût
» de la vraie médecine. Or, sans ce goût, il n'y a plus
» d'art : il se réduit à de trop faciles détails anato-
» miques, mécaniques, physiques, économiques; aussi
» quels ouvrages pour la médecine que ceux qui sont
» établis sur de pareilles explications, et suivant la
» logique des Académies!

» Les médecins doivent s'en défier et s'en garantir,
» surtout dans notre siècle, où l'amour de l'Histoire
» naturelle, de la Chymie, de l'Anatomie, des Diction-
» naires, des Collections, répandent tant de fausses
» lueurs... »

Quels furent les résultats pratiques de cette doctrine ?
Le système des mécauciciens et les systèmes voisins furent
loin d'être stériles. Une des principales conséquences de
ces conceptions est l'élan donné dès le début du XVII^e siècle
aux recherches pures: le cartésianisme médical donna
naissance à une philosophie biologique dont la valeur
devait être bientôt contestée, mais qui a été au moins
fort utile comme hypothèse de travail ; la rigueur scien-
tifique que donnent la pratique et le goût des mathéma-
tiques, seule science exacte au XVII^e siècle, permet au
chercheur de faire la lumière sur quantité de points
importants, d'accumuler les matériaux d'un édifice qui
ne sera édifié que bien plus tard, mais qui n'eût jamais
pu l'être sans elle.

Si Santorius, sur sa bascule, ne découvre rien qui
puisse servir au problème de la vie, au moins il attaque
ingénieusement la question, inventant quantité d'instru-
ments, qui n'ont plus qu'un intérêt archéologique, mais
qui témoignent d'une inlassable curiosité et d'une assez
sérieuse technique de recherche.

La physique fait don à la médecine de toute une ins-
trumentation très riche, dont un inestimable cadeau :
le microscope.

Beaucoup de médecins de ce temps sont aussi des chimistes ; c'est un *violon d'Ingres* très prisé. Nous avons dit l'abus qu'ils faisaient de cette science en la substituant à la biologie. Mais si la médecine doit peu de chose à la chimie de ce temps, la chimie, elle, doit beaucoup aux médecins.

La passion scientifique du *xvii^e* siècle fut donc féconde, même du point de vue médical, tant qu'elle ne servait qu'à inspirer une méthode de travail. Mais il faut considérer qu'elle suscita très tôt, avant les expériences, les théories, retentissant ainsi sur la conséquence des systèmes et sur le but de toute médecine, c'est-à-dire sur l'art médical et la thérapeutique.

Ce qu'il est utile de voir, en effet, c'est le résultat ultime d'un système médical ; là nous touchons au côté séculier de la médecine, dont nul ne saurait se désintéresser ; or, le maigre bénéfice pratique que laissèrent les doctrines mécanistes ou chimistes est certainement un des éléments qui suscitèrent la réaction, la facilitèrent — et la justifèrent.

Les grands espoirs que pouvaient donner aux médecins — et aux malades — des théories si limpides, si intelligibles, ces espoirs furent assez vite déçus. On croyait connaître le mécanisme de la vie, celui de la maladie, on crut qu'on allait pouvoir en déduire une thérapeutique méthodique. Or, rien de tel ne fut réalisé et la thérapeutique ne progressa guère. Pendant tout le *xvii^e* siècle, elle reste en enfance, inspirée parfois, avec un bonheur inégal, par les diverses tendances du temps, le plus souvent par l'empirisme le plus grossier. De même que nous identifions mal, sous la plume de ces médecins, les maladies qu'ils nous décrivent, de même nous sommes souvent plongés dans l'étonnement à connaître les étranges traitements qu'ils faisaient subir à leurs patients.

En ce siècle de méthode, la thérapeutique, se heurtant à trop de ténèbres, s'accroche désespérément à un seul principe : combattre le symptôme. Et si quelques

médecins qui ont lu Hippocrate se contentent d'aider la nature, combien d'autres la violentent et mettent en danger le malade pour atteindre la maladie !

Certes, la pharmacopée s'enrichit énormément, mais ses meilleures acquisitions sont souvent mal utilisées : on ne connaît que des traitements palliatifs, symptomatiques, qui font disparaître l'apparence du mal et rassurent à tort malade et médecin, ou qui veulent s'attaquer à la cause supposée du mal et restent inopérants dans tous les cas où cette cause n'est pas établie avec exactitude.

Quels pouvaient être les résultats véritables de cette conduite thérapeutique ? Il est fort difficile de le dire. l'expérimentation médicale, surtout *in anima nobili*, comporte rarement des conclusions précises et indiscutables, de nos jours même, et à plus forte raison à cette époque.

Tous les historiens ont remarqué combien est difficile le diagnostic rétrospectif des maladies qui affligeaient les contemporains de Louis XIV, par exemple. Les descriptions médicales d'alors sont souvent intraduisibles pour nous et se superposent mal à telle ou telle affection actuelle ; souvent même on identifie ces maladies avec moins d'aisance que lorsqu'il s'agit des temps antiques.

La pathologie du xvii^e siècle ne devait pas être si différente de la nôtre ; on est amené à accuser les descriptions du temps et l'esprit médical qui les inspirait, plus prompt à trouver une interprétation pathogénique qu'à observer les faits.

Que pouvait valoir la clinique ?

On avait vite fait, sans doute, d'appeler guérison une rémission plus ou moins longue, ou de s'attribuer le mérite d'une évolution favorable : le premier venu peut guérir au neuvième jour une pneumonie franche, et, naïf ou habile, s'en glorifier. Il est à peu près impossible, à une telle distance et étant données les conditions phi-

losophiques d'alors, d'apprécier à leur juste valeur les résultats médicaux du xvii^e siècle. Et pour en avoir une idée, sans doute faut-il s'appuyer moins sur le dire des médecins que sur leur réputation : le jugement d'un public profane peut être entaché de bien des erreurs et des préjugés, mais quand il s'agit de l'opinion de toute une époque, un tel jugement est encore le plus large et le plus désintéressé : au xvii^e comme au temps d'Hippocrate, comme aujourd'hui, on a les clients qu'on mérite, et leur estime est le meilleur témoignage de la valeur du médecin.

Or, les médecins du xvii^e siècle ne sont guère estimés de leurs contemporains. Sans doute la masse du peuple les honore : les études sont longues, coûteuses, la robe est imposante, le latin le jargon spécial, les drogues compliquées confèrent du prestige... Mais pour ceux qui savent échapper à ce charme, le médecin apparaît un homme comme les autres, possédant certaines connaissances parfois utiles, souvent indifférentes, quelquefois dangereuses. Et dans la littérature de l'époque, même en faisant la part de l'exagération satirique, on trouve le reflet de cette opinion assez répandue que les médecins ne guérissent (et encore !) que les maladies qui guériraient aussi bien seules.

Sans doute, des esprits exceptionnels, comme Sydenham, Boerhaave et même Hoffmann, avaient assez de souplesse mentale pour accepter une théorie moderne sans se laisser paralyser par elle ; leur sens clinique leur était plus utile que les souvenirs d'école ; leur thérapeutique savait rester discrète et modérée. Mais pour quelques disciples d'Hippocrate, que de Diafoirus et que de Sangrado !

Que pouvait-on penser d'un système qui n'était pas parvenu, au bout d'un siècle, à mettre sur pied la moindre médication efficace ? D'un système dont les moins entichés réussissaient le mieux ?

Avant même que Stahl ne commençât ses attaques, on pouvait comprendre que les théories médicales issues du

artésianisme, si elles avaient servi l'essor de la science en général, s'étaient montrées stériles dans leurs résultats proprement médicaux. Mais si beaux apparaissaient encore les fondements philosophiques de ces doctrines, qu'elles survivaient à leur faillite quand Stahl entreprit de hâter leur ruine.

Nous nous sommes étendus longuement sur l'histoire de ce siècle pour montrer combien la Médecine était en friche et combien son orientation était fâcheuse. Peut-être trouvera-t-on ce jugement un peu sévère... Nous ne croyons pas qu'il soit injuste : dès qu'on s'affranchit du respect systématique des anciens, on doit reconnaître que ce siècle qui vit Boerhaave, vit aussi et surtout les très réels médecins de Molière.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE DE STAHL

De nombreux esprits, Sydenham, Boerhaave, bien d'autres sans doute, comprenaient donc, dès la fin du xvii^e siècle, que les théories médicales s'égarèrent sur une route fausse, qu'il fallait se garder de leur donner trop d'importance, les oublier même quand les circonstances l'exigeaient. Dans la pratique de l'art, ils savaient éviter les interventions excessives, les thérapeutiques inspirées d'une doctrine et non de l'expérience ; la clinique seule comptait, le reste était discussions universitaires. Ils avaient, en somme, un mépris profond de la fausse science, mais un mépris bienveillant ; aucun d'entre eux n'éleva la voix pour proclamer que les écoles s'attardaient à professer des théories fausses et inutiles, dangereuses même quand la personnalité du médecin ne savait pas s'en libérer par la suite. Le respect des institutions officielles était bien fort, l'indifférence faisait le reste.

Il fallait un homme qui ne fût pas bâillonné par ce respect, un homme à qui l'erreur ne semblât pas tolérable, qui fût incapable de se reposer sur le « mol oreiller ». Il fallait Stahl.

L'Allemagne, alors calme après bien des avatars, possédait autant qu'un pays d'Europe des milieux scientifiques où toutes les questions étaient étudiées avec une ardeur nouvelle. Ce ne sont que cabinets, académies, universités, à leur tour saisis par la fièvre savante. Bien entendu, dans cette atmosphère où l'enthousiasme étouffe l'esprit critique, les erreurs du siècle sont partout reprises et perpétuées. Stahl, seul, va se dresser contre elles.

Erudit, intelligent, il s'aperçoit très tôt de la fausseté des doctrines ; tout jeune encore — et d'esprit il le fut toujours — tout à fait intransigeant, incapable de considérer en souriant les erreurs, comme pouvaient le faire des esprits plus rassis, il se lança dans la réfutation dès que sa conviction fut faite. Soutenu par la certitude de penser juste, et par un sentiment chrétien très vif, qui lui interdisait les plus petites lâchetés mentales, jamais il ne se découragea dans la lutte qu'il eut à soutenir contre les opinions généralement admises. Il y était aidé aussi par un orgueil considérable, dont les exemples abondent dans son œuvre ; ainsi, quand il présente sa nouvelle théorie médicale, il l'intitule fièrement « la vraie » ; il parle toujours sur le ton de l'affirmation catégorique : « *Haec est illa et vera, et unica via, rationaliter percipiendi, atque solide intelligendi, et veram existentiam VITÆ CORPORALIS, et veram essentiam* », proclame-t-il dans la *Demonstratio*, avec force italiques et majuscules, après l'énoncé de sa doctrine. Cet orgueil, souvent poussé si loin qu'il fait sourire le lecteur, en l'indisposant un peu, n'est au fond qu'une manifestation du mysticisme de Stahl. C'est à cause de la certitude sentimentale qu'il a de détenir la vérité qu'il se laisse emporter à ces éclats ; c'est parce que le matérialisme régnant indignait son cœur de croyant qu'il le combat si âprement. Il professe, non pas sa doctrine, mais la Vérité sur l'œuvre du Créateur ; et là-dessus il ne saurait transiger. Il faut deviner cette raison profonde, car lui-

même cherche toujours à dissimuler ce qui peut paraître religieux dans son inspiration : ses adversaires regardent l'homme comme une sorte d'automate compliqué, instrument d'une âme nichée dans le crâne ; en face de gens si positifs, Stahl comprend qu'il ne faut pas faire figure d'illuminé, et il cache sa foi. Il fait très peu état des arguments d'ordre métaphysique, ne les admet qu'au rang de preuves supplémentaires. Les rappels des Ecritures, les invocations à la Divinité se trouvent chez tous et ne sont, chez presque tous, que des concessions aux convenances de l'époque ; Stahl n'en abuse pas plus qu'un autre. Mais nous savons par ailleurs que ce piétiste fut un croyant très fervent et tout à fait intolérant même ; on sent dans son œuvre, en maint endroit, non pas le sang-froid du savant positivement sûr de lui, mais plutôt l'agacement scandalisé du fidèle devant le matérialisme de ses adversaires qui ramènent la vie, don de Dieu, à quelques réactions chimiques ou à quelques phénomènes physiques.

Stahl, lui, prétend que son schisme, de cause très positive, découle seulement des erreurs qu'il relève chez les autres ; il place lui-même la question sur un terrain où la religion, la métaphysique n'ont point de place. Peut-être est-il sincère, peut-être n'est-il poussé qu'inconsciemment par sa piété ? Mais celle-ci, en tout cas, compte pour beaucoup dans la genèse de sa pensée vitaliste.

Ainsi cette pensée naît et se développe tantôt sur ce plan sentimental, tantôt sur un plan intellectuel ; cette dualité, mauvaise condition scientifique, n'est pas non plus une bonne condition littéraire ; elle explique en partie les inégalités qui marquent dans cette œuvre le fond et la forme.

D'autre part, toute considération religieuse mise à part, Stahl est un caractère rigide, sans nuances, sans souplesse, un esprit entier. Dans toutes ses manifestations intellectuelles, peut-être dans sa vie même, on

pourrait retrouver cette intransigeance, tare d'un tempérament discrètement paranoïaque que décèlent aussi les sourcils froncés, les lèvres serrées de tous ses portraits.

Ce goût germanique pour ce qui est carré, absolu, à l'avantage de donner à la doctrine une forte personnalité, mais comporte aussi quelques inconvénients : Stahl, de même qu'il affirme tout catégoriquement, pousse ses propositions jusqu'à leurs dernières conséquences, les développe jusqu'à un point où elles frisent l'exagération. Des vérités, que d'autres sauraient présenter comme évidentes, prennent sous sa plume des airs de paradoxe.

Toutes ces causes justifient presque l'ignorance où l'on est généralement de son vrai mérite. Orgueilleux, hargneux, excessif, il n'a pas le don de présenter sa doctrine sous un jour séduisant. Mauvais écrivain au surplus, il est parfois à peine intelligible. Pour retrouver dans son œuvre tout ce qu'il y a de durable et de bon, il ne faut pas se laisser décourager par les excès et les erreurs qui le rendent souvent méconnaissable et expliquent la disgrâce profonde où il a pu tomber.

A notre avis, il serait de peu d'intérêt de rendre compte en détail de chacun des ouvrages de Stahl, tout d'abord parce que leur abondance décourage la meilleure patience : ses œuvres comptent trois cents ouvrages divers, traités, discours, préfaces, commentaires et réfutations, dont une très grande part, d'ailleurs, purement philosophique, chimique ou botanique, ne nous intéresse qu'indirectement ; et surtout parce que Stahl abuse d'une façon très pénible des répétitions, mises au point, éclaircissements et justifications, peut-être rendus nécessaires par les nombreuses attaques qu'eut à subir sa doctrine, mais à coup sûr bien gênants pour le lecteur. Son œuvre entière est comme un brouillon qui n'aurait jamais été condensé, ordonné, mis au net. C'est pour-



*Georg Ernestus Stahl, Onoldo Francus,
Med. Doct. h. t. Prof. Publ. Ord. Hall. —*

quoi il nous semble plus utile et moins fastidieux de la présenter non pas dans l'ordre qu'imposerait la date de publication des livres, mais plutôt en suivant la progression mentale de Stahl lui-même, présentation qui d'ailleurs nous écarte peu de l'ordre chronologique des publications, car l'œuvre considérée dans son ensemble se développe selon une logique remarquable : les premiers ouvrages attaquent les doctrines régnantes, ce sont : le *Parænesis ad Aliena a Medica Doctrina Arcendum*, la *Disquisitio de Mechanismi et Organismi vera differentia*, tous deux de 1706, puis la *Demonstratio de Mixti et Vivi Corporis vera diversitate*, en 1707, dans laquelle il indique, après une partie critique, les grandes lignes de sa doctrine personnelle, ce qui l'oblige à faire paraître presque immédiatement après le *De Scriptis Suis*, où il expose longuement cette doctrine en répondant à certaines protestations qui s'élevaient déjà. En 1708, paraît la *Theoria Medica Vera*, qui présente ses conceptions physiologiques et pathologiques, et enfin, en 1730, l'*Ars Sanendi*, surtout consacré à la thérapeutique.

Peut-on rêver pour l'œuvre de toute une vie un développement plus logique, plus harmonieux ? Malheureusement, dans le détail de chaque ouvrage, Stahl est loin d'être aussi ordonné...

Nous avons dû nous résigner à faire très peu de citations ; il est facile de comprendre pourquoi à qui a seulement feuilleté Stahl : jamais l'auteur ne sait condenser en quelques lignes ou même en quelques pages les points essentiels de sa doctrine. Ceux-ci sont dispersés, éparpillés dans les milliers de pages de l'œuvre, jamais exprimés avec une concision suffisante pour les besoins de la citation. Le passage que nous citons plus bas (p. 39) donnera une idée du style de Stahl quand on saura qu'il a été choisi parmi les moins confus et les moins verbeux. Cette logorrhée qui noie la pensée dans un style liquide et dans une fatigante rhétorique permet encore de comprendre pourquoi cette pensée fut si généralement déformée ou méconnue.

Stahl, nourri dans l'admiration des anciens, mais aussi dans le respect des doctrines modernes, ne fut tout d'abord qu'un professeur érudit, estimé, et fort admiré pour sa précocité : à Iéna, âgé de vingt-quatre ans, il préside une soutenance de thèse trois mois à peine après avoir présenté la sienne ; à trente-quatre ans, il enseigne à Halle la médecine pratique, la chimie, la botanique, la physiologie, la diététique et la matière médicale ! Il était appelé à Halle par Hoffmann, qui devait devenir un jour son adversaire acharné, mais qui n'avait alors pour lui que de l'estime et de l'amitié. Le nouveau professeur, élevé dans l'admiration des Sylvius, des Willis, des modernes, a-t-il déjà ressenti les atteintes du non-conformisme qui va le dresser bientôt, à peu près seul entre de pâles disciples, contre la foule de ses contemporains ? Rien ne nous permet de le dire : sa thèse, *De Intestiniis*, soutenue à Iéna en 1694, n'offrait rien d'original et n'aurait pas été désavouée par un mécanicien. Mais à vingt-cinq ans, Stahl a encore le droit, sinon le devoir, de n'être qu'un élève respectueux. Un discours sur la philosophie d'Hippocrate, qui date de 1704, permettrait peut-être de deviner derrière une façade académique le peu de créance que son auteur accorde aux systèmes modernes ; le choix d'un tel sujet est déjà caractéristique à cette époque où les anciens sont prônés moins par goût véritable que par habitude et par respect des usages ; personne encore n'aurait osé se dresser délibérément contre les antiques réputations, et le discours de Stahl ne répond à aucune attaque, mais il permet déjà, bien qu'assez faible et de peu d'ampleur, de prévoir le parti que va prendre son auteur. Rien pourtant n'annonce le brusque éclat que va être, deux ans plus tard, le *Parænesis ad Aliena a Medica Doctrina Arcendum*.

Cet ouvrage, un de ses plus importants, traite de la nécessité « d'éloigner de l'étude (1) de la médecine tout

(1) Il nous a paru erroné de traduire « *doctrina* » par « doctrine », comme l'ont fait trop de traducteurs. Le mot latin employé par Stahl, d'un sens très large, implique plus l'idée d'enseignement que celle de théorie.

ce qui lui est étranger ». Stahl y raconte comment il fut frappé, très jeune médecin encore, et à peine au sortir de l'école, par les contradictions profondes, les incompatibilités qui lui apparaissaient entre les systèmes et la clinique, entre les données de la théorie et celles de l'expérience. « Au début, dit-il, je ne pouvais comprendre que les cliniciens affirmassent qu'au lit du malade il fallait oublier les théories de l'école, ni que pour nous l'expérience fût opposée à la raison. » Rien ne prévaut contre l'expérience ; les théories ont-elles donc tort ? C'est là découverte banale : comme beaucoup de médecins intelligents d'alors, il constate que les systèmes des mécaniciens ou des chimistes paraissent insuffisants pour peu qu'on observe la nature avec un peu de pénétration. En outre, meilleur critère encore, ces systèmes n'ont pas enrichi l'art de guérir. C'est donc, pense-t-il, qu'il y a en une telle médecine un vice profond qui l'empêche d'être fructueuse, vice qu'il faut rechercher. Et retrouvant à la base la physique, la chimie, la mécanique, il conclut que ces sciences ne peuvent apporter aucune contribution utile à la médecine. Cette conclusion, évidemment, est excessive, car du fait qu'un système n'a encore servi à rien, il ne s'ensuit pas qu'il est à jamais inutile. Tout Stahl est là : une critique sérieuse et serrée le mène à d'intéressantes constatations, puis une soudaine faute de raisonnement y ajoute une absurdité qui nuit à tout l'ensemble.

Emporté par son mouvement, il s'attaque d'abord à l'anatomie, ou plutôt à l'anatomie trop minutieuse. Cette science, dont il reconnaît l'utilité pratique, pour le chirurgien surtout mais aussi pour le médecin, nécessite, dit-il, si on veut la pousser à trop de précision, des études fort longues, faisant perdre du temps au médecin (ce n'est pas un très bon argument), et l'incite par la suite à toujours concevoir la maladie comme une conséquence de modifications organiques matérielles (et cette critique est beaucoup plus valable : c'est en s'appuyant sur l'anatomie que l'iâtro-mécanisme avait habitué les esprits à

des raisonnements d'horloger ; et si la faute en est moins à la science anatomique qu'à son usage abusif, le risque signalé n'en est pas moins très réel et difficile à éviter pour les vues un peu basses).

La chimie est aussi tout à fait inutile. Stahl est ici sur son terrain ; dans le *Parænesis*, dans la *Demonstratio de Mixti*, et un peu partout, il reviendra souvent sur ce chapitre. S'il attaque la chimie, ce n'est pas, dit-il, mépris ni ignorance : il la connaît « mieux que personne », l'ayant beaucoup pratiquée et même l'enseignant. Mais, la connaissant, il constate qu'elle n'a rien à faire dans la médecine : la substance vivante n'est pas un mixte, même très compliqué ; ses lois ne sont pas les mêmes ; notre corps n'est pas un assemblage de cornues et d'alambics. Donc, conclut-il, la chimie ne peut rien expliquer et doit être proscrite des systèmes. Ici, une fois de plus, Stahl tombe dans l'excès et dénie toute utilité à une science qui déjà pourtant se révélait précieuse. Il ne fait qu'une réserve, assez importante, en ce qui concerne les fermentations, où il semble avoir deviné quelque chose de vital.

Dans la *Demonstratio de Mixti et Vivi Corporis vera diversitate* (Halle, 1707), qui est peut-être son ouvrage le plus important, Stahl développe ces idées sur l'inutilité de la chimie et sur le danger de son immixtion dans les choses de la médecine. Puis, allant au delà des promesses du titre, il donne une esquisse de sa doctrine, esquisse rapide, incomplète, mais malgré cela (ou à cause de cela) exceptionnellement nette et saisissante. Voici résumée et décantée, la pensée de Stahl.

Le corps est composé d'éléments d'une nature très fragile et périssable : la matière vivante, abandonnée à elle-même et isolée, ne peut que se corrompre très rapidement. Par ailleurs, nous pouvons observer que le corps est en perpétuel mouvement, et sans cesse en transformation. Cette grande instabilité jointe à une telle corruptibilité devrait, si l'organisme était soumis aux seules

lois chimiques et physiques, l'entraîner bien vite vers la destruction et l'anéantissement. Or, il n'en est rien : nous voyons, au contraire, que l'être vivant dure et persiste en restant semblable à lui-même, se répare, se reproduit ; malade, il résiste aux actions destructrices avec pertinence, continuité et succès, comme le montrent l'évolution régulière des maladies et leur fréquente guérison spontanée. Toutes les lois qui régissent l'univers inanimé sont incapables d'expliquer les phénomènes de notre corps, cet ordre, cette régularité, cette précision judicieuse, cette diversité intelligemment adaptée qu'on observe dans l'organisme du moindre animal, dans la santé et dans la maladie. Une plaie se répare seule ; quelle machine saurait se défendre de la rouille ? La moindre parcelle vivante obéit à des lois, jouit de propriétés totalement différentes par leur nature de celles de la matière inerte. Notre corps tout entier et jusqu'en sa plus humble fibre est soumis à des forces vitales particulières à la matière vivante et la caractérisant, qui se manifestent par des phénomènes conservateurs dans la santé, curateurs dans la maladie. Et ce qui est très important pour le médecin, c'est de savoir que, parmi les phénomènes qu'on observe chez le malade, certains représentent non pas la force destructrice, mais au contraire la force curatrice opposée à celle-là, et qui lutte pour ramener la santé. Par conséquent, il faudra que le médecin sache distinguer les signes morbides curateurs des signes morbides destructeurs, pour savoir respecter les premiers, les aider en les imitant, les suppléer au besoin. Le médecin est le « ministre de la nature », et sa thérapeutique artificielle ne doit intervenir que lorsque l'ordre naturel, attaqué trop vigoureusement, se rétablit mal ; elle ne doit intervenir en tout cas que dans le sens indiqué par la nature, et dans la mesure où les circonstances l'exigent.

Puis Stahl se demande quelle est la nature de ces forces vitales, et, entrant alors dans l'hypothèse, prétend

qu'elles sont une des facultés de l'âme, qui est ainsi raison et vie.

Telle est la pensée de Stahl. Si on fait abstraction de l'hypothèse un peu trop gratuite qu'est le rôle de l'âme, on ne peut s'empêcher d'être frappé par les qualités de cette théorie. Stahl expose d'abord le problème biologique, le délimite et pose les bases d'une science autonome. Essentiellement opposée à la doctrine mécanicienne et à toutes ses variantes, la doctrine de Stahl nous montre la vie comme un caractère de la moindre parcelle organisée, propre à elle et inséparable d'elle; elle nous montre les forces vitales imprégnant le corps en entier, réglant les fonctions les plus générales comme les réactions de la moindre fibre. Le mécanisme avait présenté un schéma de la vie qui en était la négation même, la réduisant à l'action de l'âme sur un corps inerte par nature et provisoirement galvanisé, manié, utilisé par celle-là. Le vitalisme de Stahl reconnaît la vie dans n'importe quelle partie du corps considérée isolément; seul, le peu d'étendue des connaissances histologiques d'alors empêche Stahl de présenter la cellule comme l'unité vitale; mais c'est bien là où tend sa doctrine : Stahl décentralise la vie et nous la montre imprégnant le corps en général, chaque organe et chaque fibre en particulier. la propriété essentielle de chacune de ces fibres étant d'être vivante, c'est-à-dire de durer, de se réparer, de se reproduire.

Une telle conception nous rend beaucoup mieux compte des phénomènes physiologiques et pathologiques; les forces vitales nous permettent de comprendre les réactions d'un organisme dans la santé ou dans la maladie, ce que les esprits animaux et tous les rouages ne pouvaient faire qu'avec le renfort d'un anthropomorphisme terriblement artificiel.

Les conséquences médicales de cette philosophie suivent logiquement : le *symptôme* prend un sens nouveau, presque jamais entrevu jusqu'alors, et qui dominera la

pathologie : Stahl établit nettement cette notion du symptôme-acte de défense, avec son corollaire d'une importance énorme : ce symptôme-là doit être non seulement respecté, mais aidé, encouragé, et au besoin réalisé artificiellement. Qui donc avant Stahl a su exprimer ces notions capitales avec autant d'ampleur ? Combien les ont seulement entrevues ? Et si, aujourd'hui, elles peuvent nous paraître banales, c'est que justement nous les avons si bien adoptées que notre médecine actuelle est en grande partie basée sur elles.

En 1707. Stahl avait donc déjà indiqué l'essentiel de sa doctrine. La *Theoria Medica Vera*, qui paraît la même année, est généralement considérée comme son ouvrage capital ; c'est, en effet, un véritable traité, complet, détaillé, copieux, mais Stahl ne fait qu'y répéter en les dispersant les points les plus importants de sa théorie. Et, malheureusement, il y ajoute le détail et les applications.

La première partie est consacrée à la physiologie et l'auteur y aborde l'étude détaillée des phénomènes : il considère que les deux fonctions essentielles du corps sont la circulation et la sécrétion, les autres n'étant qu'accessoires à celles-là. La circulation permet la subsistance matérielle des diverses parties de l'organisme, en leur apportant l'aliment inerte et en les réchauffant, échauffé lui-même par la respiration (1). La sécrétion est la fonction par laquelle les organes choisissent certaines substances pour les éliminer ou les répartir çà ou là, selon le cas. Les déchets inutiles ou nuisibles sont éliminés grâce aux phénomènes d'excrétion. Telles sont les grandes lignes ; elles sont indiscutables ; malheureusement, dans le détail, Stahl se perd un peu et veut trop expliquer. On trouve cependant quelques précisions inté-

(1) Il est à noter qu'auparavant, dans la *Demonstratio*, Stahl avait écrit que le sang circulait « pour ne pas se corrompre », et paraissait ne pas avoir encore entrevu la fonction de nutrition.

ressantes : c'est ainsi qu'à propos de la circulation, il signale l'importance d'un fait à peine connu alors ou considéré comme très secondaire : la tonicité propre des vaisseaux, la contractilité vasculaire que diverses influences peuvent mettre en jeu, influences mentales en particulier. C'est là une remarque assez nouvelle et heureuse en un temps où les médecins, encore imbus d'un mécanisme grossier, regardaient généralement les vaisseaux comme des tuyaux. Il observe aussi que la circulation est plus active dans les organes en pleine sécrétion, « comme pour la faciliter ».

C'est l'âme qui règle la marche de toutes ces fonctions, qui suscite ces phénomènes, qui intervient à chaque instant pour les modérer ou les accentuer, l'âme qui est à la fois « *raison et vie* », d'où la grande influence du mental sur le physique, et le retentissement réciproque des modifications organiques sur l'esprit. Ce point est très développé par Stahl; il insiste beaucoup sur l'interdépendance profonde de l'âme et du corps. Il y aurait là, si Stahl était entré dans le détail avec plus de bonheur, une assez bonne ébauche d'un traité des passions; malheureusement, ici encore, lui-même succombe à ce vice si général de l'époque, et applique une théorie insuffisamment mûrie à des faits mal observés.

Sur certaines questions, Stahl, en dépit de l'orgueil, doit avouer que le sujet est mal connu. Spontanément, il signale les difficultés que rencontre l'animisme à expliquer l'origine de l'âme du fœtus, son union à un organisme né d'une seule parcelle vivante. Ce n'est pas nous, pour qui l'embryologie est restée un des points les plus mystérieux de la biologie, qui pouvons reprocher à Stahl cette faiblesse. Au début de la *Theoria*, il a d'ailleurs été empêché par un achoppement du même ordre : l'âme étant la véritable, l'unique cause de la vie, on doit accorder une âme non seulement aux animaux les plus vils, mais aussi aux végétaux. Gros écueil pour la doctrine, qui côtoie les bords de l'hérésie... Nous devons à la vérité de dire que Stahl a un peu escamoté ce point

délicat; on doit reconnaître, d'après lui, aux animaux une âme incomplète, comportant seulement les facultés biologiques et non les raisonnables. Quant aux plantes, on leur accorderait également une âme encore plus grossière et uniquement végétative... C'est avancer beaucoup dans l'hypothèse, et dans la métaphysique. Il le sent et ne conclut pas.

La seconde partie de la *Theoria* est consacrée à la pathologie et divisée en Pathologie générale et Pathologie spéciale. Ici Stahl ramène tout et s'intéresse presque uniquement aux troubles de la circulation. C'est une conséquence obligatoire de ses conceptions sur l'importance de la triade physiologique circulation-sécrétion-excrétion. Dans la maladie comme dans la santé, ces trois fonctions fondamentales contribuent à maintenir l'intégrité vitale par l'élimination des éléments nuisibles.

Il expose assez longuement les principes de la thérapeutique qu'il préconise. Ils étaient déjà sommairement énoncés dans la *Demonstratio*, ils seront repris avec beaucoup plus de détails (beaucoup trop de détails), dans l'*Ars Sanendi*, mais c'est dans la *Theoria* qu'ils sont présentés avec le plus de netteté :

« *Sauf quelques cas, bien rares d'ailleurs, la seule chose qu'il soit convenable au médecin de faire, c'est de prêter une main secourable à l'activité spontanée de la force vitale curatrice.*

» ... *Cependant, l'intervention de l'art devient indispensable, non habituellement mais accidentellement et dans des cas d'espèce, toutes les fois que, dans le cours de la maladie, survient une complication ou une aggravation attribuables à une trop grande violence de la maladie que, dès lors, l'agent curateur, dominé, ne saurait dompter, tant à cause de l'altération matérielle immédiate et profonde de l'organisme, qu'à cause de l'impuissance où est l'énergie vitale d'atteindre normalement son but, soit enfin à cause du besoin où se trouve cette force*

spontanée et propre de la nature d'être secondée pour ramener l'économie animale dans de meilleures conditions » (1).

Style laborieux, et heurté, et pesant! Et quel don fâcheux de présenter une pensée assez simple dans les pires conditions! Mais si l'on fait abstraction de la déplorable rhétorique, principes excellents et prudents. L'écueil devait être au chapitre des applications...

Un peu plus loin, il nous donne un excellent tableau de l'inflammation; là encore, il considère l'intensité des signes comme un caractère favorable. Toutes ces généralités pathologiques, abstraction faite du style un peu emphatique et du vocabulaire, n'ont presque pas vieilli et paraissent d'un modernisme étonnant si on les compare aux vues correspondantes des meilleurs médecins de la même époque. Mais, malheureusement, si le dogme est excellent, son application détaillée à la clinique l'est beaucoup moins; Stahl n'est pas du tout un clinicien: génial dans ses vues générales, dans les conceptions d'ensemble, il est médiocre dans la description de la maladie. Toute sa *Pathologie Spéciale* réunit sans ordre et sans classification des affections assez mal observées pour être souvent difficiles à reconnaître. Sans cesse il reste dominé par la notion du symptôme-témoin de l'acte curateur, mais rarement il l'applique avec bonheur.

La *Theoria Medica Vera* (2), son ouvrage le plus connu, est aussi le plus décevant; à le lire seul, on ne conserverait que l'impression d'un mauvais médecin, à l'esprit fumeux, appliquant sans discernement des idées préconçues et fort arbitraires. Par quelle aberration la *Theoria* a-t-elle toujours été citée comme l'ouvrage capital de Stahl, alors qu'elle est en réalité le point le plus

(1) *Theoria*, Pathologie générale, II, 4.

(2) Quelques éditions réunissent sous ce titre tous les ouvrages publiés de 1706 à 1708. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que du livre publié en 1708 et qui ne comporte que la *Physiologie* et la *Pathologie*.

GEORGII ERNESTI STAHL,
T H E O R I A
M E D I C A V E R A
P H Y S I O L O G I A M
ET
P A T H O L O G I A M,
TANQVAM
DOCTRINAE MEDICAE PARTES
VERE CONTEMPLATIVAS,
e NATVRAE ET ARTIS
VERIS FVNDAMENTIS,
INTAMINATA RATIONE, ET INCONCVSSA EXPERIENTIA
SISTENS.



H A L A E,
TYPIS ET IMPENSIS ORPHANOTROPHEI.
M DCC VIII.

faible de son œuvre? Sans doute a-t-on considéré, peut-être Stahl a-t-il considéré lui-même que des spéculations trop élevées sur la nature de la vie, de la santé, de la maladie, étaient insuffisantes à donner du mérite au médecin; que, l'art médical étant en définitive le but de toute cette philosophie, il convenait de poursuivre la suite logique de son œuvre par une application pratique et détaillée de la théorie. C'était vouloir trop embrasser : le médecin s'est montré inférieur au philosophe.

Une même déception nous attend à la lecture de l'*Ars Sanendi*. Cet ouvrage tardif fut écrit dans de mauvaises conditions : en effet, il n'est pas spontané et ne fut suscité que par les attaques de ses adversaires. Au cours des ouvrages précédents, Stahl, chemin faisant, avait indiqué les grands principes de la thérapeutique telle qu'il la concevait, telle qu'elle résultait de sa doctrine; mais il n'entrait pas dans le détail et, d'autre part, avait fait une place un peu excessive à l'expectation. Cette réserve permet aux uns de l'accuser d'inertie et d'impuissance, tandis qu'elle permet à d'autres de s'enthousiasmer et de proclamer, au nom de Stahl, qu'il faut entièrement respecter les maladies. Dans les deux sens, la pensée de l'auteur était déformée; il lui fallut, à près de soixantedix ans, écrire l'*Ars Sanendi*. Il y rappelle sa doctrine, qui justifie sa thérapeutique et détermine les principes suivants : respecter à tout prix le bon ordre des fonctions essentielles, circulation, sécrétion, excrétion, rétablir cet ordre quand il est troublé, d'où l'emploi de médications évacuantes et stimulantes, au premier rang desquelles il place la saignée. La fièvre n'est pas la cause de la maladie, pas même un signe propre de la maladie, mais elle traduit la réponse opposée par l'organisme, représente la lutte salutaire : le quinquina ne sert à rien qu'à faire disparaître un symptôme utile et à tromper le médecin. Quelquefois, mais rarement, la grande fièvre est dangereuse par elle-même, alors seulement on devra la combattre.

De même, l'opium n'endort pas la maladie, mais le

malade, et prive l'organisme de ses défenses. La plupart des médicaments ont la même action plus fâcheuse qu'utile : « La pharmacie de notre temps abonde en remèdes superflus, impuissants, incertains, absurdement composés et dangereux... »

A suivre Stahl, que restait-il au médecin? Quelques principes excellents, certes, mais bien peu d'activité pratique. Ce dernier livre, écrit pour réfuter ceux qui l'accusaient de se croiser les bras et d'attendre, leur donne raison presque entièrement. Malgré ses efforts, Stahl ne peut se défendre de ce reproche. Cet échec, joint à celui qu'est la *Theoria*, porte à toute la doctrine un coup terrible : la médication naturelle qu'il préconise est, de son propre aveu, à peu près nulle. Aussi sera-t-elle condamnée presque unanimement par son époque pour n'être réhabilitable que bien plus tard, quand on s'apercevra que Stahl s'est acharné à défendre un principe thérapeutique qui ne devait s'affirmer utile, avec nos vaccins et nos sérums, que cent cinquante ans après sa mort.

CHAPITRE III

LES CONTEMPORAINS

ET

LA POSTÉRITÉ

Une telle doctrine ne pouvait pas passer inaperçue; mais, comme il fallait s'y attendre, les attaques furent plus nombreuses et plus vives que les éloges. En dehors de quelques disciples immédiats, personne à peu près ne voulut accepter ces théories. Dès la publication de la *Demonstratio*, les protestations s'élevèrent; elles furent de tous ordres et plus ou moins pertinentes, mais témoignèrent dans l'ensemble plus de l'acharnement de ses adversaires que de leur loyauté : personne, en effet, n'attaqua Stahl sur la substance même de sa doctrine, on chercha plutôt à le faire trébucher sur des à-côtés.

Par exemple, on lui reprocha beaucoup son style; certes, le latin de Stahl est mauvais et nous avons vu ce qu'on peut en penser. Mais il ne se pique pas de littérature et tout au plus il serait légitime de lui reprocher, en quelques endroits, un défaut de netteté, de concision.

Plus virulente est l'accusation de plagiat que certains s'acharnèrent à soutenir. Certes, on retrouve chez Stahl des conceptions du plus pur hippocratismes, des phrases même du « divin vieillard »; d'autre part, ses idées sur

les rapports de l'âme et de la vie sont de source péripatéticienne; on lui reprocha de n'avoir fait qu'adapter les théories de Van Helmont, et il est certain que si l'on pouvait parler d'un vitalisme du ^{xvii}^e siècle, le seul représentant en serait Van Helmont qui est un des seuls à cette époque à voir dans les phénomènes organiques des lois spéciales. Mais une telle analogie de vue, très générale, ne justifie pas l'accusation de plagiat; au surplus, Stahl a répliqué lui-même « *qu'il était permis à chacun d'avoir une idée commune avec Van Helmont* », dont il n'accepte aucun point par ailleurs.

On prétendit que Sydenham, Boerhaave, Baglivi, Campanella, et les anciens eux-mêmes avaient déjà indiqué le rôle bienfaisant de la fièvre dans certains cas. Le fait est exact, et le maître de Halle lui-même reconnaît, à ce propos, que « les anciens avaient déjà eu à cet égard une sorte de pressentiment lorsqu'ils enseignaient que la fièvre n'est autre chose qu'une certaine lutte entre la nature et la maladie ». Mais ils n'ont pas fait, et les modernes non plus n'ont pas fait l'exacte distinction de ce qui appartient au mal et de ce qui est le propre de l'énergie naturelle; surtout, ils n'ont pas étendu cette notion à des phénomènes autres que la fièvre, alors que Stahl, lui, la dégage d'un empirisme étroit, et l'étend à la plupart des symptômes généraux morbides, tels que la douleur, le malaise, l'insomnie, l'agitation, les « grands afflux de sang », et l'agonie elle-même, « dont le nom signifie combat ». Aussi, se défend-il vivement « d'avoir labouré le champ d'autrui et d'en avoir retiré ses plus riches moissons » (1).

Ce n'est pas la ressemblance ni la rencontre qui constituent le plagiat, mais la reproduction volontaire et servile. Or, du dire même de ses pires adversaires, Stahl est original et personnel autant qu'on peut l'être, et l'accusation de plagiat ne pouvait être portée que par des ennemis médiocrement armés, qui jugeaient plus facile

(1) *Theoria Medica Vera*, Pathol. Spéciale, VI, 36.

de contester les sources de la théorie que la théorie elle-même, et lui rendaient par là un involontaire hommage.

Nous n'avons certes pas la prétention d'affirmer que la doctrine est sortie tout entière du cerveau de Stahl; même au début du XVIII^e siècle, les philosophes et les médecins avaient depuis trop longtemps médité sur les problèmes de la vie pour qu'il fût encore possible, fût-ce au génie, d'être entièrement original là-dessus. Mais il nous suffirait de trouver en Stahl un rénovateur hardi, intelligent et bien avisé; ce ne sont pas des qualités si souvent réunies.

On prétendit encore que l'animisme égarait la médecine dans la métaphysique et l'éloignait du terrain solide des réalités. L'argument paraît juste et est juste si on considère la doctrine dans son ensemble : le rôle de l'âme, sa faculté d'imprégner le corps par les forces vitales, c'est là pure hypothèse, explication sans preuves positives. Mais Stahl ne fait appel à cette hypothèse qu'après tout l'exposé de son système; c'est le couronnement de l'édifice, l'ornement de la doctrine plus qu'un élément essentiel de cette doctrine.

Le système de Stahl présente à l'analyse deux parties très différentes : la première, positive, nous offre pour proposition principale une nouvelle théorie de la vie, qui serait une propriété *diffuse* de la matière organisée (par opposition aux systèmes antérieurs, qui considèrent la vie comme le résultat des actions imposées par l'âme à un corps-machine). C'est là ce qu'on peut appeler le vitalisme, et cette doctrine ne fait appel à aucune argumentation métaphysique, traite des caractères de la vie sans préjuger de sa nature. L'*animisme*, lui, certes, déborde le *vitalisme* par l'adjonction d'une explication gratuite, le rôle de l'âme, explication qu'il est loisible à chacun de contester; c'est là qu'intervient l'hypothèse, mais là seulement. Et, bien qu'il paraisse un peu arbitraire d'amputer la doctrine pour en garder seulement

le vitalisme, on est en droit de le faire puisque son auteur a conçu et exposé d'abord le vitalisme, et n'a fait intervenir enfin l'âme que comme explication philosophique de tout le système. Dans la *Demonstratio de Mixti*, dans l'énoncé de sa doctrine, Stahl lui-même nous permet implicitement cette division en réservant pour un dernier chapitre tout ce qui a trait aux origines et à l'essence de la vie, en un mot tout ce qui constitue proprement l'animisme, et ce dernier paragraphe n'existerait pas que le vitalisme n'en serait aucunement atteint.

Et, même dans l'état actuel de nos connaissances, toute théorie biologique n'est-elle pas obligée de laisser place, sinon à la métaphysique, tout au moins à l'inconnu?

Par ailleurs, le reproche d'égarer la médecine est injuste, car, dans les conclusions purement médicales que Stahl tire de sa théorie, la métaphysique n'intervient plus. L'animisme n'a d'intérêt et d'importance que philosophiques; pour le médecin qui ne veut pas et ne peut pas s'embarrasser de la recherche et de l'appréciation des causes premières, le vitalisme suffit; lui seul est utile au praticien. Aussi peut-on le recevoir seul et laisser le reste aux philosophes. Et c'est ce qu'a réalisé l'évolution du stahlisme, telle qu'elle se fit avec l'Ecole de Montpellier, avec Barthez et Borden surtout.

Stahl fut aussi accusé de « cacher un athéisme impie sous un voile de spiritualisme ». Ce grief, grave à cette époque, fait le fond des attaques que dirigea contre lui Leibnitz, et qui suscitèrent la réplique qu'est le *Negotium Otiosum*. Les arguments de Leibnitz, subtils, ne sont pas négligeables; ils contribuèrent à ulcérer un peu plus Stahl, attaqué de partout, et pour qui une telle imputation fut peut-être un des coups les plus durs. Mais la dispute est ici sur le seul terrain philosophique et nous intéresse moins.

Enfin, une accusation bien plus sérieuse fut portée contre Stahl par le monde médical tout entier ou peu

s'en faut. Son système thérapeutique fut mal compris, déformé par ceux — et ils étaient nombreux — qui ne prirent pas la peine d'approfondir eux-mêmes la pensée de l'auteur. Après un coup d'œil rapide sur le rôle bien-faisant des forces vitales et sur les conclusions, ils voulurent comprendre que Stahl réduisait à néant la thérapeutique. Rien n'est plus faux; Stahl la conçoit seulement d'une façon différente et prétend qu'elle ne doit intervenir que dans quelques cas, lorsque les efforts de la nature sont insuffisants, déréglés ou dangereux. Cette affirmation (qui, à bien regarder, est un pur truisme) soulève une indignation qui, à tout prendre, est excusable : l'expectation qu'il préconise est celle qu'indique Hippocrate, que suivent les Sydenham, les Boerhaave et la plupart des médecins consciencieux et intelligents; l'habileté serait de n'en parler, comme eux, qu'avec beaucoup de ménagements, de l'appliquer sans trop le dire; mais Stahl n'est pas habile et veut ignorer ces précautions, il bouscule le fatras des prescriptions inutiles et dangereuses comme Polyeucte renversait les faux dieux. C'est chercher le martyre; les petits médecins d'alors, qui marmonnent encore du latin au chevet de leurs malades, se voient menacés dans leur prestige de donneurs de drogues, et crient à l'iconoclaste.

D'autres médecins, enfin, et non des moindres, Hoffmann, par exemple, n'admettent pas pour principe liminaire que le symptôme morbide soit un témoin favorable de la défense naturelle, et, par conséquent, ils ne peuvent pas concevoir une thérapeutique expectante.

Mais ce qui fit le plus de tort peut-être à Stahl, ce n'est pas l'indignation de ses adversaires, mais la stupidité de certains disciples ou admirateurs. Parmi ceux-ci, beaucoup crurent comprendre que le maître conseillait simplement de ne pas soigner les malades, et, soutenus par le mysticisme du respect aux décrets de la nature, ils s'efforcèrent de répandre, au nom de Stahl, la bonne parole ainsi comprise. Un médecin (?) anglais du nom

de Cédéon Harvey publia même un livre, l'*Ars Curandi*, où il pousse à l'extrême cette interprétation; dans un style de pamphlet, il voue au néant toute thérapeutique et toute médecine. Ce factum brutal, souvent grossier, est farci de telles exagérations qu'on est en droit de se demander si son auteur, loin d'être un illuminé, n'a pas cherché sournoisement à discréditer la doctrine en la poussant à l'absurde. En tout cas, ce pavé de l'ours inquiète Stahl, et c'est alors, se sentant peut-être un peu responsable de l'abus qu'on faisait de ces conceptions, qu'il publie l'*Ars Sanendi*, titre modeste, ouvrage plus modéré aussi, où il remet les choses au point, en atténuant un peu la rigueur de l'expectation. Mais, dès lors, le mal était fait et un discrédit durable était jeté sur cette doctrine qui remplissait les uns d'indignation et inspirait à quelques autres un enthousiasme si maladroit.

Quelle que soit d'ailleurs l'admiration que l'on ait pour Stahl, on doit reconnaître que sa thérapeutique, si elle est logique, n'est pas très active. Respecter la force curatrice de la nature, c'est peu; l'aider, c'est mieux; mais encore faut-il le faire. Or, Stahl ne nous en offre guère le moyen. Cette inertie est évidemment due à l'insuffisance des connaissances physiologiques d'alors et à la pauvreté des moyens d'action de ce temps; elle n'est pas, vue de loin et de haut, un vice essentiel de la doctrine, mais seulement une difficulté d'application. Cette excuse, que le temps seul pouvait fournir, n'apparaissait pas aux médecins d'alors; il était presque inévitable que, sur ce point, le système de Stahl fût dangereusement attaqué; et, en effet, ce grief fut de loin le plus sérieux, celui qui, plus que tous les autres, s'opposa au succès de la doctrine.

Le système nouveau fit grand bruit, puis tout se calma et les doctrines médicales ne parurent pas se ressentir des attaques de Stahl. Pendant la première moitié du siècle, ce qui reste prépondérant, c'est en somme le

mécanisme, sous une forme certes évoluée, bien différente de l'iâtro-mécanisme simpliste d'un Borelli, mais de même inspiration matérialiste. Hoffmann, par exemple, représente bien cette tendance; il peut être choisi comme figure centrale d'une foule de médecins qui, comme lui, appuient leur art sur le raisonnement autant que sur l'observation et font usage de connaissances chimiques, anatomiques, physiques, de plus en plus nombreuses.

Pour Hoffmann, la propriété essentielle de la fibre vivante est le *tonus*, c'est-à-dire la faculté de contraction et de dilatation, et les phénomènes de la santé ou de la maladie résultent du bon ou mauvais fonctionnement du *tonus*, d'où s'ensuit une thérapeutique tantôt stimulante, tantôt sédative, qui se réclame du principe *contraria contrariis*, le phénomène morbide étant, pour Hoffmann, une manifestation fâcheuse et *qu'il faut combattre à tout prix*.

On voit que l'essentiel de cette doctrine s'oppose diamétralement à celle que professe Stahl, au même moment, dans la même Université, et qu'un dissentiment profond ne pouvait manquer de naître entre ces deux esprits, dont l'un au moins était incapable de tolérance.

Hoffmann et ses disciples, qui groupent autour d'eux la presque unanimité des médecins, représentent au XVIII^e siècle une lignée issue du mécanisme et dont l'idée est de contrarier par une thérapeutique artificielle les manifestations morbides. A l'opposé, il y a Stahl, et, lui disparu, sa doctrine dépérit bien vite, mal soutenue par des disciples sans envergure. Ce n'est que dans la seconde moitié du siècle qu'elle renaît sous une forme raisonnable, modérée, pleine de bon sens, avec l'Ecole de Montpellier.

Les médecins de cette Ecole, où règne une assez grande unité, n'acceptent pas, d'ailleurs, le système de Stahl dans son ensemble : alors que certains, tels que Sauvages ou Grimaud, le reçoivent à peu près entier, la plupart des autres, et surtout Barthez, ont le mérite de le sou-

mettre à une critique sérieuse, d'en élaguer ce qu'il peut y avoir d'incertain, de mystique parfois, pour n'en garder que ce qui va constituer le vitalisme proprement dit.

Vers la fin du siècle, parallèlement au trouble politique de l'Europe, on observe un flottement dans l'évolution des doctrines; les systèmes perdent de leur netteté, se fondent, fusionnent; les discussions théoriques se font plus rares. Cette période « fin de siècle » est aussi marquée par un déclin de la pratique elle-même, qui cède une partie de ses droits au charlatanisme le mieux caractérisé. C'est une période sombre de la Médecine : les études, les recherches, l'exercice même de l'art sont arrêtés, entravés, et la Médecine va piétiner pendant de longues années.

Quand elle repart, au ^{xix}^e siècle, c'est pour accuser bientôt, et pour longtemps, une tendance positiviste qui n'est pas sans rappeler celle du ^{xvii}^e, avec cette différence que la médecine du ^{xix}^e possède, elle, un appoint matériel considérable : les sciences naturelles ne sont plus, comme au temps de Pascal, un domaine où l'imagination peut boucher hardiment les trous de l'expérience par des théories et des systèmes. Le véritable esprit scientifique est né; ses principes, qu'on n'avait guère fait qu'entrevoir, sont énoncés et, ce qui est mieux encore, appliqués. La Médecine ne saurait en souffrir, prise en main par des cliniciens qui n'accueillent qu'avec prudence les données trop sèches du laboratoire et subordonnent tout à l'art clinique.

Que devient le vitalisme? Il végète, chaque jour plus affaibli par les démentis qui lui sont opposés. On ne peut plus maintenant prétendre, comme le faisait Stahl, que la physique et la chimie sont inutiles à la médecine : à chaque instant, de nouvelles conquêtes de la science pure viennent l'enrichir. Dans quelques foyers, à Halle, à Montpellier, à Paris, à Vienne, on garde quelque sou-

venir du maître, mais partout ailleurs on ne se rappelle que les erreurs.

Bientôt enfin des gloires nouvelles et plus éclatantes vont accaparer toute l'attention; on laissera tomber dans l'oubli, on regardera comme une masse d'erreurs tout ce qui est antérieur à l'ère qui commence avec Pasteur.

Il nous est très difficile d'apprécier quelles sont les tendances actuelles de la Médecine; nous manquons du recul nécessaire pour embrasser l'édifice d'un coup d'œil. Depuis près d'un siècle, l'accumulation énorme des connaissances, le développement si marqué des sciences biologiques nous empêchent d'apercevoir, comme nous pouvons le faire nettement pour le XVIII^e siècle, la ligne générale des grands principes; il semble même ne plus exister de dogmes médicaux: les discussions théoriques, les grandes hypothèses, les systèmes semblent de plus en plus négligés au profit de la recherche positive, de l'acquisition de points isolés et multiples, dont l'ensemble constitue une somme très riche, mais sans unité philosophique. Il n'y a plus de théories fondamentales de la Médecine, plus d'écoles, plus de discussions âprement soutenues.

Aujourd'hui la Médecine s'efforce de ne rien garder de doctrinal. Le XIX^e siècle aura été une révolution profonde et totale; les sciences biologiques ne sont plus soumises à des dogmes particuliers, comme elles l'étaient jusqu'à Claude Bernard; elles rentrent aujourd'hui dans le grand cadre qui réunit toutes les sciences et ne leur impose que le seul impératif catégorique qui soit là légitime, celui de la vérité scientifique (1).

Mais si la biologie est une science, la médecine, elle, n'est pas affranchie des faiblesses et des contingences humaines; ses plus riches acquisitions laissent toujours

(1) Voir LAIGNEL-LAVASTINE, *Cours d'Histoire de la Médecine*, Histoire des Doctrines.

de grandes places à l'incertain et à l'obscur. C'est ainsi qu'un point est déjà hors de doute : la découverte pasteurienne, si elle est un pas de géant dans la connaissance biologique, ne nous a pas donné le maître-mot qu'on avait cru pouvoir attendre d'elle. Après une période où l'enthousiasme domina, on entrevit que tout encore n'avait pas été dit, qu'un peu de science nous avait éloigné de la vraie Médecine... Force fut de revenir à un empirisme moins satisfaisant peut-être pour la raison pure, mais comportant cet avantage incontestable de mieux s'accorder avec les faits de l'observation clinique. Aussi discerne-t-on aujourd'hui un retour modeste à une philosophie hippocratique.

CHAPITRE IV

STAHL ET NOUS

Que reste-t-il de Stahl ? Ebloui par l'énorme progrès matériel de la Médecine, on est tenté de considérer toute son œuvre comme un fatras d'erreurs ou d'inutiles rêveries : une critique superficielle nous amènerait à regarder comme une figure assez médiocre celle de ce mauvais praticien, de ce philosophe « fumeux »... Ce fut là l'erreur de trop d'historiens, plutôt enclins à trouver des travers, voire des ridicules, parfois réels certes, mais qui n'auraient pas dû suffire à cacher aussi complètement le mérite. Quand on accorde à Stahl, dans l'Histoire de la Médecine, une place étroite (parce qu'on ne peut tout de même pas ne pas le citer), c'est pour le présenter, sans bienveillance, sous son pire aspect, celui du clinicien raté, réfugié dans le domaine stérile des discussions théoriques, où il ne fit preuve que d'un mysticisme intolérant.

Et c'est ainsi que la presque unanimité des historiens ne surent voir et montrer que ses faiblesses. A l'exception de ses héritiers directs de Montpellier, de Halle (rattachés à Stahl par des liens plutôt sentimentaux et patrio-

tiques), personne ne sut séparer le bon grain de l'ivraie, personne ne sut trouver la substantifique moelle.

C'est ainsi qu'un Daremberg, dépositaire d'une haute autorité historique qui rend sa responsabilité plus grande, put exercer facilement son ironie, à grand renfort de citations bien choisies ; il est certes aisé de s'esclaffer quand Stahl, parlant de la bénignité des hémorragies spontanées, cite comme exemples de cette bénignité l'hémoptysie et les métrorragies à côté de l'épistaxis. Mais peut-être Daremberg n'a-t-il pas tout à fait raison de crier à la « folie » (1) quand Stahl prétend que la fièvre est « *un acte vital, excréteur, curateur* » (2).

Les contemporains et la postérité furent sévères pour le maître de Halle, dont le lot fut bien d'être, comme il le disait lui-même, peu avant sa mort, « *vox in deserto* ».

Peut-être cette injustice était-elle inévitable il y a quelque temps encore. Mais aujourd'hui une telle erreur ne doit plus être possible à celui qui connaît un peu Stahl et sait apercevoir d'autre part de quels principes se réclame la médecine moderne. Jamais la pensée du maître de Halle n'a reçu de confirmations plus éclatantes et plus nettes qu'aujourd'hui.

Dans le domaine de la biologie, c'est-à-dire dans les assises de la médecine, le vitalisme de Stahl triomphe en fait : comment ne pas voir aujourd'hui, avec le fondateur du vitalisme, que la matière vivante est sans doute quelque chose de plus qu'une association d'albumines ? Comment nier que les synthèses de nos laboratoires n'ar-rivent qu'à nous donner une imitation inerte du protoplasme ? Que, dans l'état actuel de la science, toute notre chimie ne peut pas nous permettre d'espérer la synthèse de la moindre parcelle organisée ?

Comment ne pas voir qu'un organisme vivant n'est pas une machine, mais un être naissant, se développant,

(1) Voir DAREMBERG, *Histoire des Sciences Médicales*, ch. Stahl.

(2) *Theoria*, Pathologie générale, IV, 24.

se défendant, se reproduisant selon des lois raisonnables où l'on est bien obligé, si positiviste qu'on soit, de reconnaître un principe spécial et qui ne nous apparaît pas dans les lois physico-chimiques de l'inanimé ? La partie machine existe, certes, et n'est pas négligeable ; mais il y a *autre chose*, il y a la vie, facteur jusqu'ici indécomposable en éléments plus simples. La tendance biologique qui veut ramener la vie à des affinités, à des tropismes, ne fait que reculer le problème en laissant inexplicquée la *cause* du tropisme.

La spécificité de la matière vivante, que Stahl avait pressentie et comprise à la faveur d'une inspiration géniale et à la lumière de l'observation, se présente à nous, sinon comme une certitude, du moins comme une hypothèse extrêmement probable. Une telle conception entraîne la biologie, non pas à s'affranchir de toute participation physique ou chimique, mais du moins à se libérer de la domination de ces sciences, à n'en être plus partie intégrante.

Ces vues, si elles sont encore discutables et si elles appartiennent plutôt au domaine de la philosophie, inspirent cependant la médecine d'aujourd'hui, qui en découle, de même que la pathologie générale et la thérapeutique de Stahl découlaient de sa proposition sur l'existence et le rôle des forces vitales. Nous avons très généralement adopté cette notion du rôle guérisseur de la nature, et ce corollaire que le symptôme morbide représente très souvent la défense naturelle de l'organisme et doit être alors respecté, encouragé ou réalisé artificiellement. Une grande part de notre thérapeutique est là, et si nous ne mettons pas en pratique une expectation aussi marquée que Stahl le conseillait, c'est que la richesse et le perfectionnement de nos moyens nous permettent aujourd'hui de ne plus laisser la nature agir seule et de l'encourager très activement.

Est-il besoin de dire que les vaccins, la sérothérapie, l'opothérapie n'ont pas d'autres buts que de remplacer

ou d'imiter la défense naturelle déficiente? D'autre part, toute la thérapeutique de stimulation et de choc, de la simple révulsion jusqu'à la pyrétothérapie, en passant par l'abcès de fixation, l'injection de métaux colloïdaux, la diathermie, n'est-elle pas justifiée par ce principe vitaliste qui préconise non pas d'essayer d'atteindre le mal directement, mais de réveiller et d'exciter la défense de l'organisme ?

A côté de toute cette partie de la thérapeutique qui se présente sous des aspects bien divers, mais inspirés par un même principe : encourager et imiter la nature, il reste certes une place importante aux autres procédés de traitement ; mais on peut dire sans exagération qu'ils se réduisent à l'usage des alcaloïdes et des antiseptiques, c'est-à-dire des médicaments doués d'une action perturbante à l'égard du protoplasme, en un mot des poisons. Il serait maladroit — et ce serait renouveler une des erreurs de Stahl — de vouloir à cause de cela proscrire leur emploi ; mais on doit reconnaître, d'autre part, que le champ de leurs indications ne peut guère augmenter. Si leur usage persiste, c'est faute de mieux, et il n'est pas impossible d'espérer qu'un jour la syphilis, par exemple, ne relève d'une thérapeutique plus naturelle et moins dangereuse que le mercure et l'arsenic. C'est anticiper, mais anticiper avec vraisemblance, car c'est là la voie que la Médecine suit avec continuité et succès.

Cette voie, c'est celle que Stahl a montré il y a plus de deux siècles. Cette conception de la Médecine était celle que Stahl professait, et était le seul à professer. Notre thérapeutique, qui s'efforce de plus en plus d'aider à la guérison du malade par des processus naturels, est celle même qu'il préconisait, qu'il avait le mérite de préconiser en des temps où il ne pouvait guère rencontrer que l'incompréhension des donneurs de drogues.

Certes, Stahl commit de nombreuses erreurs, de

graves excès ; ce serait l'imiter que de vouloir retrouver et montrer partout chez lui la perfection. Il faut savoir reconnaître ses faiblesses, qui sont nombreuses, mais moins qu'elles ne sont apparues trop souvent à des critiques superficielles. Au reste, l'œuvre de Stahl est assez riche de vues excellentes pour nous permettre de passer condamnation sur les parties les moins bonnes.

S'il conçut mal le détail de la pathologie, s'il fut au chevet du malade, ce qui est probable, un médecin assez privé de sens clinique et un peu désarmé, il lui reste cependant le mérite immense mais un peu trop méconnu d'être un des grands précurseurs de la philosophie biologique moderne, et d'avoir contribué à diriger la Médecine dans la voie qu'elle suit aujourd'hui.

CONCLUSIONS

Dans le domaine de la philosophie médicale, Georg-Ernst Stahl s'est élevé à des vues un peu hasardeuses parfois, mais très souvent justes. Sur le terrain de la pratique médicale, rompant avec les conceptions de son temps, il a fortement posé comme principe fondamental de l'art la notion de *défense naturelle* de l'organisme et les généralités thérapeutiques qui en découlent.

Méconnu de ses contemporains, Stahl, dans la postérité, n'a joui que d'un succès d'estime assez médiocre et d'une réputation inégale qui nous ont semblé fort inférieurs à son mérite véritable.

Vu, le Président de Thèse,

LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu, le Doyen,

G. ROUSSY.

Vu et permis d'imprimer,

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

Il nous a semblé inutile et fastidieux de dresser la liste de tous les auteurs qui ont pu faire mention de Stahl; un grand nombre d'entre eux, d'ailleurs, se sont intéressés presque exclusivement au chimiste. Nous nous sommes donc contenté de citer ceux qui ont accordé à la partie médico-philosophique de l'œuvre une attention plus particulière et ont exprimé à son égard une opinion vraiment originale.

BOUCHUT, *Histoire de la Médecine et des Doctrines Médicales*, Paris, 1873.

CASTIGLIONI, *Histoire de la Médecine*, Milan, 1927.

CAULLERY, *Histoire des Sciences Biologiques*, Paris, 1920.

DAREMBERG, *La Médecine, Histoire et Doctrines*, Paris, 1865.

— *Histoire des Sciences Médicales*, Paris, 1870.

LAIGNEL-LAVASTINE, *Cours sur l'Histoire de la Médecine*, Grandes Etapes de la Pensée biologique, Paris 1932-1933. —

Les Idées directrices de la Biologie, *Progrès Médical*, 22 avril 1933, 29 avril 1933.

LASEGUE, *L'Ecole de Halle*, Paris, 1866.

— *De Stahl et de sa Doctrine Médicale*, Paris, 1868.

LEMOINE, *Stahl et l'Animisme*, Paris, 1858.

MADIN, *Dictionnaire des Sciences Médicales*, art. Stahl.

STAHL. — Pour l'œuvre même de Stahl, étant donné son abondance aggravée par le manque total de composition, il ne nous était pas possible d'aborder directement le texte latin : outre le temps nécessaire, il eut fallu toute l'expérience d'un latiniste rompu à cette langue bien peu classique, surchargée de germanismes écrits en latin. Nous nous sommes surtout servi de l'excellente traduction de BLONDIN, *Œuvres Médico-Philosophiques de Stahl*, Paris, 1858, 8 tomes, in-8°, augmentée de commentaires d'une honnête objectivité. Pour plus de prudence, d'ailleurs, nous nous sommes reporté fréquemment au texte original, dans diverses éditions, en particulier dans celle de Halle, 1708, 2 tomes in-8°, publiée sous la direction de l'auteur et qui réunit sous le titre *Theoria Medica Vera*, tous les ouvrages médicaux antérieurs à cette date, sauf le *De Intestiniis* et le *Discours sur la Philosophie d'Hippocrate*. C'est de cette édition qu'ont été tirés le portrait et le titre que nous reproduisons.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Introduction</i>	11
Chapitre I. <i>Aspect de la Médecine avant Stahl</i>	13
Chapitre II. <i>L'Œuvre de Stahl</i>	25
Chapitre III. <i>Les Contemporains et la Postérité</i>	45
Chapitre IV. <i>Stahl et nous</i>	55
<i>Conclusions</i>	61
<i>Bibliographie</i>	63

ILLUSTRATIONS

<i>Portrait de G.-E. Stahl (auteur inconnu)</i>	29
<i>Titre de la Theoria Medica Vera (Edition de 1708)</i>	41

